

SCHUMACHER, B. N., *Quand cesse-t-on de vivre ? Pour une définition de la mort humaine*, Nantes, Cécile Defaut, 2011, 119 p.

Jean-Jacques Lavoie

Volume 24, Number 1-2, Fall 2011, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1013098ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1013098ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, J.-J. (2011). Review of [SCHUMACHER, B. N., *Quand cesse-t-on de vivre ? Pour une définition de la mort humaine*, Nantes, Cécile Defaut, 2011, 119 p.] *Frontières*, 24(1-2), 130–130. <https://doi.org/10.7202/1013098ar>

lot de turbulences. Heureusement, la conclusion, présentée de manière claire et concise, propose un bon résumé de la pensée de l'auteure.

La problématique de ce livre est assez centrale dans la réflexion que suscite le développement des soins palliatifs en écho aux avancées technologiques de la médecine curative, sans cesse plus performante dans sa capacité à repousser les limites de la mort. Les points litigieux que Bénédicte Échard soulève en ce qui concerne le paradigme de la science moderne se rapprochent grandement des propos d'autres auteurs avant elle (Toombs, 1992). En sous-estimant la valeur de la réalité subjective d'un sujet souffrant, la médecine moderne annihile son aptitude à faire sens de ce qu'il lui arrive. Il en est de même lorsqu'elle réfère aux forces d'auto-guérison immanentes à chacun, forces que la présence délicate de soignants dévoués peut parvenir à raviver (Kearney, 2000). Le regard qu'elle pose sur le corps enrichit la compréhension en faisant place aux avenues thérapeutiques alternatives, telles que les approches psychocorporelles, la méditation, les exercices respiratoires, la relaxation, etc.

En terminant, laissons-nous porter par le passage suivant: « La réflexion sur vie et sens part du principe que c'est le sujet qui donne sens » (Echard, 2006). Cet ouvrage remet à l'honneur le discours au « Je », en redonnant une voix au corps sensible par l'intermédiaire de la phénoménologie. Le sujet qui accepte de se laisser transformer par les épreuves de la vie et de laisser le monde parler à travers lui, se libère d'une partie de sa souffrance à condition qu'une main lui soit tendue. Ce livre touchant rappelle donc la préciosité du lien qui se construit au fil des rencontres et des moments partagés, puisque c'est dans cet espace de silence et de mystère que la guérison intérieure devient possible.

Bibliographie

- CLARK, D. (1999). « 'Total pain', disciplinary power and the body in the work of Cicely Saunders, 1958-1967. » *Soc. Sci. Med.*, vol. 49, n° 6, p. 727-736.
- ECHARD, B. (2006). *Souffrance spirituelle du patient en fin de vie: la question du sens*. Ramonville-Saint-Agne, Éditions Érès.
- KEARNEY, M. (2000). *A place of healing: working with suffering in living and dying*. Oxford, Oxford University Press.
- TOOMBS, S. K. (1992). *The meaning of illness: the phenomenological account of the different perspectives of physician and patient*. Dordrecht, Pays-Bas, Kluwer Academic.

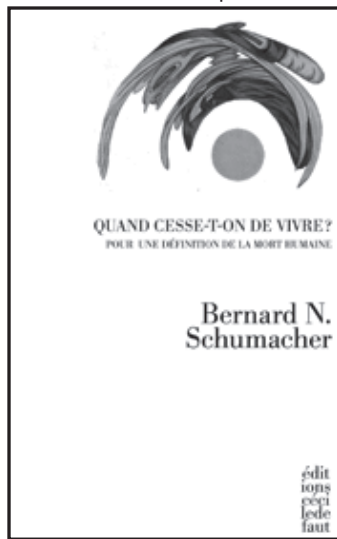
Andréanne Côté

SCHUMACHER, B. N.

Quand cesse-t-on de vivre? Pour une définition de la mort humaine

Nantes, Cécile Defaut, 2011, 119 p.

La technologie moderne a suscité maintes questions bioéthiques et de nombreux débats visant à savoir à quel moment exact un être humain est mort. Si l'on veut être certain de ne pas commettre un meurtre, il est crucial de commencer par définir la



nature de la mort humaine, car une telle définition constitue le point de départ des discussions éthiques sur la fin de vie et l'euthanasie. Dans le présent volume, Bernard N. Schumacher, qui est privat-docent et maître d'enseignement et de recherche en philosophie de l'université de Fribourg, participe à ce débat de manière critique, car il entend montrer les faiblesses des nombreuses définitions de la mort qui sont actuellement proposées par les philosophes.

Parmi les définitions proposées, il y en a une qui retient longuement l'attention de l'auteur: celle de la mort dite néocorticale. Selon Schumacher, cette définition se réfère à une anthropologie qu'il qualifie de dualiste. En effet, les tenants de cette définition supposent que l'organisme humain entretient un rapport extrinsèque avec la personne et que, par conséquent, le corps humain n'est qu'un réceptacle animé de l'esprit. Selon cette logique, la personne humaine est définie uniquement à partir du fonctionnement constaté empiriquement de ses facultés dites personnelles, qu'une analyse comportementaliste est en mesure de confirmer, ou non. Autrement

dit, la personne correspond au Moi capable d'exercer ses facultés personnelles, susceptibles d'être repérées de manière empirique. Qui plus est, l'auteur souligne que la définition de la mort dite néocorticale présuppose une anthropologie de l'opérationnalité performante de l'exercice de la conscience de soi, qui légitime la possibilité de traiter, selon certaines modalités d'ordre utilitariste ou conséquentialiste, l'être humain non performant au plan personnel comme une chose dont la valeur serait relative aux intérêts des personnes morales tierces. Schumacher montre également qu'une telle définition de la mort est motivée par des raisons d'ordre principalement pragmatique et utilitariste. Par exemple, il s'agit du plus simple moyen d'atteindre la fin désirable, qui est d'autoriser le prélèvement des organes des enfants anencéphales ou en état de mort néocorticale. En résumé, l'auteur estime que la définition de la mort dite néocorticale conduit à une impasse aussi bien au plan anthropologique qu'au plan éthique. Au plan anthropologique, une telle définition s'enferme dans un subjectivisme auto-fondateur qui conçoit la corporéité comme extérieure au sujet. Au plan éthique, elle conduit à un processus de marginalisation des membres les plus faibles de la communauté humaine de la part de ceux qui auraient sur eux des droits en vertu de leur pouvoir à exercer des facultés dites personnelles.

L'auteur examine ensuite longuement la thèse des philosophes qui proposent de définir la mort en déplaçant le débat du plan anthropologique à celui d'une certaine éthique, notamment une éthique des intérêts. Selon cette thèse, un être humain serait considéré comme mort dans la mesure où l'on aurait évalué, sur la base d'une éthique des intérêts, jointe à un calcul utilitariste et conséquentialiste, qu'une vie humaine placée dans une situation particulière ne vaudrait pas ou plus la peine d'être vécue. Pour les tenants de cette thèse, la définition de la mort s'avère donc logiquement relative à la situation de chaque être humain. Or, l'auteur note que cette proposition repose sur un a priori similaire à celui sur lequel se fonde la définition de la personne émise par les tenants de la mort dite néocorticale, à savoir que, pour être sujet de droits, des droits relatifs à des intérêts, on exige de la personne qu'elle soit en mesure de poursuivre des intérêts, lesquels

doivent être empiriquement constatables. Autrement dit, seul celui qui performe des intérêts a des droits. Cette position, précise Schumacher, exclut l'existence d'intérêts essentiels à l'être humain, et cela indépendamment de leur exercice, qu'ils soient conscients ou ressentis. Outre cet a priori fortement contestable, Schumacher affirme que c'est une erreur épistémologique de déterminer la mort d'un être humain en choisissant de se situer sur un plan éthique. Un questionnement éthique sur ce qu'il convient ou non de faire d'un être humain se trouvant dans un état particulier ne saurait prétendre répondre à la définition conceptuelle de la mort. Bien au contraire, c'est à partir d'une définition conceptuelle de la mort, qui repose sur une anthropologie philosophique non dualiste que peut se développer une réflexion éthique sur le comportement à adopter dans des situations particulières, notamment les controverses relatives à la transplantation d'organes, au maintien de la vie de manière artificielle et à l'euthanasie.

Pour sortir des impasses des discours qui réduisent la mort soit à sa dimension personnelle sans référence à la dimension corporelle, soit à sa seule dimension biologique sans aucune référence à sa dimension personnelle, l'auteur envisage de re-substantialiser le sujet en désignant la dimension corporelle comme essentielle à la personne humaine. Cette anthropologie, qui considère le corps comme une partie constitutive du sujet, conduit l'auteur à affirmer qu'il y a mort d'une personne lorsqu'il y a destruction de la capacité de l'organisme humain à fonctionner comme un tout et à perpétuer ce processus d'intégrité. L'incapacité de l'une ou l'autre des parties de l'organisme humain ne permet donc pas, à elle seule, de déclarer la mort d'une personne.

Bien entendu, ce bref résumé ne prétend aucunement rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage. Par contre, en des temps où tout semble relatif sauf le relativisme, il est certain que cet ouvrage polémique nous propose une vision de l'être humain, de la vie et de la mort plus subtile et nuancée que celle des philosophes qui, au nom d'une éthique séculière, défendent simplement la diversité des définitions de la mort.

Jean-Jacques Lavoie